

La classe unique fait son retour

Victime d'une fermeture de classe l'année dernière, la petite école rurale Notre-Dame, à Sancerre (18), a su rebondir en ouvrant une classe unique (de la maternelle au CM2). Quarante-six enfants y bénéficient d'une pédagogie sur-mesure. François Husson

Lorsque Cindy Rondet était élève à l'école Notre-Dame de Sancerre, dans le Cher, elle n'imaginait pas que le hasard – ou la destinée – la conduirait quelques décennies plus tard à en prendre la direction et, d'une certaine manière, à la sauver. Arrivée il y a sept ans comme enseignante, après une carrière en lycée professionnel, elle a accepté depuis quatre ans de devenir la directrice de cette « grande »

petite école (1 600 m² de locaux et un parc de 3 000 m²), qui accueille quarante-six enfants, de la maternelle au CM2. Avec une particularité : tous les élèves sont regroupés dans une classe unique, où elle enseigne avec Julie Le Solleuz-Portka, professeur à plein temps arrivée elle aussi il y a sept ans, et Mélanie Curez, suppléante à mi-temps présente tous les matins. Si Notre-Dame a choisi cette organisation,

c'est en réaction à la suppression d'une de ses trois classes multiniveaux qui a contraint au départ l'une des enseignantes. « Lorsque nous avons appris cette fermeture en décembre 2018, le diocèse a trouvé immédiatement sur son bureau nos demandes de mutation, se souvient Cindy Rondet. Mais notre archevêque, M^{gr} Jérôme Beau, tenait à garder une petite école dans le nord du diocèse de Bourges, il fallait donc trouver une solution. » Dès janvier 2019, Cindy Rondet tente un rapprochement avec un établissement voisin, situé à Cosne-sur-Loire (58). Mais cette école-collège étant implantée dans une autre académie, celle de Dijon, cela ne peut aboutir. À Sully-sur-Loire (45), en revanche, l'école Jeanne-d'Arc est dotée d'une maternelle multi-niveaux de soixante-quatre enfants qui intéresse l'équipe. « Nous sommes allées questionner les enseignants sur leur organisation, et nous avons obtenu des réponses encourageantes », se souvient Julie Le Solleuz-Portka (photo p. 27), très investie elle aussi dans l'alternative mise en place. Résultat : l'équipe de Notre-Dame s'inspire de cet exemple. Le projet est rendu possible grâce à la disposition du rez-de-chaussée : trois grandes pièces en enfilade permettent de regrouper tous les enfants. « Nous avons un espace maths, un espace lettres et un espace pour la musique et les arts », détaille Morgan, en CM1. Soutenu par le diocèse, qui a affecté un demi-poste supplémentaire d'enseignement, le projet a été financé par la Fondation Saint Matthieu et l'Udogec (Union départementale des organismes de gestion de l'enseignement catholique). Tous deux ont pris en charge les 32 500 € de travaux d'aménagement, soit « 1 900 heures effectuées pendant les grandes vacances par des professionnels et des bénévoles, et terminés à la rentrée », insiste Cindy Rondet.



Cindy Rondet, entourée d'élèves de différents niveaux, anime un atelier de jeux pédagogiques.

À Sancerre, Notre-Dame s'est adaptée à ses problèmes d'effectifs en regroupant toutes ses classes.



Mais la nouveauté ne réside pas seulement dans cet accueil différent. L'équipe a également réfléchi en amont à une pédagogie qui donne du sens à ce fonctionnement : « Il fallait changer les habitudes, travailler différemment, commente Cindy Rondet. Je n'avais pas envie d'une méthode d'apprentissage classique, en sections séparées. » Mâtiné de diverses influences, Montessori notamment et les classes flexibles nordiques auxquelles le chef d'établissement s'intéressait déjà, l'enseignement a été « adapté au contexte, explique-t-elle. Nous utilisons des fiches et des plans de travail destinés à chaque enfant pour favoriser leur autonomie et la validation de leurs compétences ». Au prix d'un surcroît de préparation les week-ends pour les enseignantes. « Au départ, les plans de travail étaient établis pour quinze jours, poursuit Julie Le Solleuz-Portka, mais les enfants ne suivaient leur programme que les deux derniers jours ! Maintenant, nous définissons un planning par semaine. » L'après-midi, l'équipe propose des jeux collectifs pédagogiques, avec différents niveaux de difficulté, qui reprennent les notions apprises en groupe. « Ces ateliers sont enrichissants, les enfants apprennent en jouant sans s'en rendre compte », note Mélanie Curez.

« Ils jouent tous ensemble »

Dans la classe, entre bourdonnement et silence concentré, des groupes mobiles s'agrègent et se recomposent autour des enseignantes. Certains élèves s'isolent pour colorier, écrire ou lire... Chaises, coussins ou gros ballons servent de sièges autour d'espaces modulaires où chacun sait ce qu'il a à faire. « Pour nous, c'est parfois difficile de passer en quelques secondes de la division à l'écriture, mais ce que nous proposons, c'est un enseignement à la carte »,

affirme Julie Le Solleuz-Portka. « Cela permet de voir comment les enfants construisent leurs apprentissages, ajoute Cindy Rondet. Les différents niveaux leur permettent d'avancer à leur rythme. Ainsi, les CP déjà lecteurs se rapprochent des activités des plus grands, ça les fait avancer. » Et le groupe gagne en cohésion. Les grands chaperonnent les petits, autant en classe que dans la cour. « Il y a moins de cloisonnements, apprécie Julie Le Solleuz-Portka. Ils jouent tous ensemble, ce qui arrivait moins l'année dernière. » Un professeur de musique vient une



fois par semaine ; une enseignante d'anglais, deux fois. « Ces intervenants devaient être financés par l'Ogec et les parents, mais c'est l'Apel qui les a pris entièrement en charge », précise Cindy Rondet, consciente d'être soutenue dans son projet. « Au départ, les parents, étonnés de voir les enfants assis sur des ballons, se sont demandé si cela allait les aider à compter, mais ils sont maintenant rassurés, sourit Julie Le Solleuz-Portka. Et nous n'avons pas oublié la pédagogie « classique » : il y a des évaluations chaque vendredi du CE1 au CM2. »

Dorénavant bien rodée, cette réorganisation pourrait intéresser d'autres petits établissements. « Il ne faut pas avoir

peur d'être flexible », prévient Cindy Rondet. Pourtant certains enseignants renâclent devant le multi-niveaux. « Le chef d'établissement peut prendre la décision, mais il faut impérativement que l'équipe suive », affirme Julie Le Solleuz-Portka. Avis partagé par Mélanie Curez, qui se souvient avoir rencontré lors de sa formation « des collègues, pour qui les plans de travail ne servaient qu'à un seul enfant et non à tout un groupe ». Et Cindy Rondet d'insister : « Il faut aider les enseignants à sortir de leur zone de confort. Se faire un peu violence, s'impliquer plus... »

Beaucoup d'investissement

L'implication est essentielle pour gérer les petites structures, où il faut souvent s'investir plus que la normale. Avec sa collègue, Cindy Rondet assure aussi le goûter, la garderie du soir et du matin ainsi que l'aide aux devoirs. « C'est du bénévolat, mais c'est notre choix de mettre la main à la pâte », reconnaît sans amertume la directrice, qui achète le chocolat de l'école sur ses propres deniers et fait parfois le ménage avant de partir le soir. Et l'année prochaine ? « C'est l'inconnu... », lâche-t-elle, tout en restant confiante. Moins d'enfants allégerait évidemment ses tâches, mais Cindy Rondet préférerait à l'inverse plus d'arrivants, et espère une fusion avec l'ensemble scolaire de Bourges-Centre, situé à 46 km. La directrice en attend « plus de projets pédagogiques », et espère à terme l'ouverture dans son école d'une classe de 6^e, avec un renforcement de l'enseignement des langues. « On a la superficie, alors autant en profiter pour accueillir plus d'élèves ! », conclut-elle avec optimisme.